

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XLI. Sir Charles Grandison au Docteur Bartlet.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2433

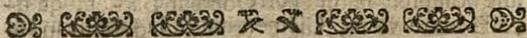
Où que j'honore, je compte sur votre discrétion.

Je serai bien aisé que vous vous mettiez à même de m'informer de l'état où sont sir Hargrave, & ses amis. Ils étoient fort mal à Paris; & on les croyoit trop brisés pour pouvoir être transportés de quelque tems en Angleterre. Des hommes! des Anglois! se deshonoreroient ainsi eux-mêmes, & leur pays!... Je suis en peine pour eux.

J'attens de grands paquets par le premier courrier. L'Angleterre qui m'a toujours été chère, ne l'a jamais été la moitié autant qu'à présent à

Votre éternellement dévoué.

GRANDISON.



LETTRE XLII.

Sir CHARLES GRANDISON

au Docteur BARTLET.

Bologne, 22. Mai.

L'Evêque partit hier pour Urbino, pour s'informer par lui-même de la santé de sa sœur, & peut-être pour disposer le Général à se conduire envers moi avec modération, & politesse. Si je croyois que ce bon Prélat crût cela nécessaire, cela piqueroit bien mon orgueil.

Le Comte de Belvedere arriva hier ici. Sa première affaire fut de me voir. Il m'apprit, mais en confidence, qu'on lui avoit déjà fait des propositions de mariage avec Laurana, à quoi il avoit répondu que son cœur étoit engagé, quoi que sans esperance, & que jamais il ne pourroit pen-

penſer à quelque autre femme qu'à Mademoiſelle Clémentine.

Il ne s'étoit pas fait un ſcrupule, dit-il, de faire une réponſe ſi courte, parce qu'il avoit appris avec quelle cruauté la plus digne des femmes de toute l'Italie avoit été traitée par celles d'où venoient les propoſitions, & quels avoient été leurs motifs.

Vous voyez, Chevalier, dit-il, que je ſuis ſans réſerve avec vous. Vous m'obligerez ſi vous voulez m'apprendre ce que vous vous propoſez par raport à vous, dans les circonſtances préſentes ... Mais, premièrement je ſerois bien aîſé d'apprendre de votre bouche ce qui s'eſt paſſé entre vous, Clémentine & la famille avant votre dernier départ de l'Italie. J'en ai ouï le recit de leur part.

Je lui en fis une relation fidèle. Il en fut content. Précifément comme on me l'a repréſenté, dit-il. Si Clémentine & vous étiez de la même religion, il ne pourroit y avoir d'eſpérance pour aucun autre. J'adore ſa piété, & ſon attachement à ſa religion; & je n'ai pas l'ame ſi étroite que je ne puiſſe vous admirer pour votre attachement à la vôtre. Comme ſa maladie eſt accidentelle, je ne ſaurois penſer à une autre femme, ſi je pouvois me flatter qu'elle ne ſeroit pas malheureuſe avec moi, ſi elle ſe rétablit ... Mais dites moi à préſent; je ſouhaite ardemment de le ſavoir, êtes-vous venu ici, (je ſai que vous avez été invité,) dans l'attente de l'épouſer, au cas qu'elle ſe rétablîſſe.

Je lui répondis comme à la Marquiſe.

Il parut aussi content de moi que je le suis de lui; il est retourné à Parme.

Vendredi, 23.

L'Evêque est de retour. Mademoiselle Clémentine a été fort mal. Elle a eu de la fièvre... Qu'elle a été tourmentée! Il m'a dit que le Général & sa femme, aussi bien que le Comte de Porretta, se reconnoissent eux-mêmes, & toute leur famille redevables de la peine que j'ai prise pour rendre service à leur Jeronymo.

La fièvre aiant quitté Clémentine, elle se mettra en route dans un ou deux jours. Le Comte & le Seigneur Sebastiano, avec le Général & sa femme, l'accompagneront. Je suis impatient de la voir. Cependant que cette vue fera affligeante! L'Evêque dit qu'elle est la peinture du silence & du malheur. Cependant, quoique fort amaigrie, c'est encore elle. On lui a dit que Jeronymo étoit mieux. Votre cher Jeronymo, lui dit le Général. Cette tendre Echo répéta... Jeronymo... & se tut.

Ils proposèrent ensuite de me nommer devant elle. Ils le firent. Elle regarda tout autour d'elle, comme pour voir s'il y avoit quelqu'un: on nomma par occasion, sa fille de chambre Laura; elle tressaillit, & jeta ses bras autour de Camille faisie d'effroi, aiant l'air égaré. Camille ne doute pas qu'entendant le nom de Laura, elle n'eût cru que Laurana étoit près.

Que ne doit-elle pas avoir souffert de sa barbarie!... Chère innocente! Elle qui même dans ses rêveries ne pensoit qu'au bien de l'ame de celui qu'elle avoit honoré de son attention!...

Tom. IV.

R

El-



Elle qui suportoit les offenses sans ressentiment, & qui n'employa que la douceur pour calmer la violence à laquelle elle n'avoit pas donné le moindre sujet!

S'étant retirée avec Camille, elle lui parla. L'Evêque m'a raportée le Dialogue suivant, tel qu'il le tient de Camille.

Ne m'ont-ils pas nommé le Chevalier Grandison? dit-elle.

Où, Madame.

Voyez, voyez! dit-elle, avant que je le nomme encore une fois, si ma cruelle cousine n'écoute point à la porte.

Votre cruelle cousine, Madame, est à plusieurs milles de distance.

Elle peut entendre ce que je dis, malgré cela.

Ma chère maîtresse, elle ne peut nous entendre. Jamais elle n'approchera de vous.

Vous le dites.

Vous ai-je jamais trompée, Madame?

Je ne puis m'en ressouvenir: j'ai perdu la mémoire; entièrement perdu, Camille.

Elle regarda alors fixement Camille, & fit un cri.

Qu'avez-vous, ma très-chère maîtresse?

Elle se remit... Ah ma Camille! est-ce vous? J'ai cru à vos yeux que vous étiez devenue Laurana... Ne me regardez jamais comme cela!

Camille n'avoit rien senti de particulier dans son regard.

Vous me faites encore voyager, Camille: mais comment sai-je, si on ne me mène point à ma cruelle cousine?

Vous

Vous allez au palais de votre Père à Bologne,
Madame.

Ma Mère y est-elle?

Où, Madame.

Qui y a-t-il d'autre?

Le Chevalier, Madame.

Quel Chevalier?

Grandison.

Cela est impossible. N'est-il pas dans sa fière
Angleterre?

Il est venu, Madame.

Pourquoi?

Avec un habile Chirurgien Anglois, dans l'es-
perance de guérir le Seigneur Jeronymo...

Pauvre Jeronymo!

Et pour vous voir, Madame.

Flatteuse! Combien de centaines de fois ne
m'a-t-on pas dit cela?

Voudriez-vous le voir, Madame?

Voir qui?

Le Chevalier Grandison.

Je l'aurois voulu une fois; elle soupira.

Et non pas à présent, Madame?

Non. J'ai perdu tout ce que j'avois à lui
dire. Cependant je voudrois qu'on m'eût per-
mis d'aller dans cette Angleterre. Nous autres,
pauvres femmes, on ne nous laisse aller nulle
part; pendant que les hommes...

Elle s'arrêta là; & Camille ne put lui faire
dire un mot de plus.

L'Evêque se faisoit un plaisir de répéter ces
détails, parce que depuis longtems elle n'avoit
pas parlé autant, & si sensément.

Vendredi soir.

Je passe plus de la moitié de mon tems auprès de Jeronymo; mais, à différentes reprises, afin de ne le pas fatiguer. Les Chirugiens Italiens & Mr. Lowther s'accordent heureusement dans toutes leurs mesures. Ils l'applaudissent quand il n'y est pas, il parle avantageusement d'eux en leur absence. Ces bons offices mutuels, dont ils sont instruits respectivement, les unissent. Le malade déclare que depuis plusieurs mois, il n'a pas été aussi à son aise qu'à présent. Chacun en attribue une bonne partie au plaisir que lui font mes fréquentes visites. On se propose de faire demain une ouverture au dessous de la plaie la plus fâcheuse. Mr. Lowther dit qu'il ne nous flattera pas, jusqu'à ce qu'il ait vu le succès de cette opération.

Le Marquis & la Marquise sont obligeans pour moi au delà de toute expression. J'eus hier une visite de tous les deux, à l'occasion d'une incommodité qui me fit garder la chambre, causée je crois par l'agitation de mes esprits; par la fatigue; par mes appréhensions pour Jeronymo; ma douleur pour Clémentine; & par mes trop grandes inquiétudes pour les chers amis que j'ai laissés en Angleterre.

Vous savez, Docteur Bartlet, que j'ai un cœur trop sensible, pour mon repos; quoique je tâche de cacher aux autres ces émotions pénibles qu'ils ne peuvent calmer. La pauvre Olivia est toujours une peine pour moi. Miss Byron doit être heureuse par la droiture de son cœur. Je suis disposé à croire qu'elle ne pourra
re-

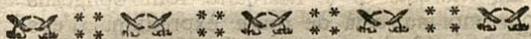
resister aux vives instances de la Comtesse de D. en faveur de son fils, qui est certainement un des meilleurs de nos jeunes Seigneurs; elle sera la plus heureuse femme du monde, comme elle le mérite de l'être, si elle l'est autant que je le souhaite.

Emilie occupe beaucoup mes pensées.

Je sai que notre Beauchamp doit être heureux, de même que Lord W., mes sœurs, leurs maris... Pourquoi donc ne me croirois-je pas heureux moi-même? Dieu veuille rétablir Jeronymo, & sa sœur; & je devrai être heureux, je le serai, car vous l'êtes aussi, mon cher Docteur. Je me regarderai alors comme participant au bonheur de tous mes amis,

Votre très-dévoûé

GRANDISON.



LETTRE XLII.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Bologne, lundi, 26. *Mai.*

Hier au soir arrivèrent Mademoiselle Clémentine, le Général, son épouse, le Comte, & le Seigneur Sebastiano.

J'avois quitté Jeronymo depuis environ une heure. Mr. Lowther lui avoit fait le matin l'ouverture qu'il avoit proposée. Il avoit voulu que je fusse présent.

R 3

L'o-